

LION D'ENFER

Charlie aimait se balader dans les rues de Paris et commença cette petite routine matinale le 8 janvier 2015. Marcher lentement comme si le rythme effréné de cette ville lui était étranger. Elle laissait son regard vagabonder des façades noircies aux trottoirs irréguliers et porches mystérieux de cette cité intemporelle. Chaque pas découvrait un monde parfois brillant et enflammé ou si sombre qu'un frisson la parcourait de la tête aux pieds. Cette balade quotidienne se déroulait tôt le matin, avant que la multitude de moteurs rugissants n'envahisse les boulevards. À cette heure-là, peu d'âmes promeneuses, plutôt des travailleurs de l'aube, de la poussière et des ordures qu'on ne veut pas voir le jour. Seul un homme, assis à une des tables du Café du Rendez-vous, partageait ce moment privilégié dès potron-minet.

Charlie n'abordait pas, jamais, les inconnus mais cependant toujours intriguée par l'étrangeté, la différence, le " pas comme les autres ". Elle mourrait d'envie de briser la glace qui la séparait de cet homme en vitrine. La barbe longue, des allures de capitaine, peut-être corsaire ou bien artiste d'un autre temps. Il avait une gravité douce, celle qu'on pouvait caresser avec la tendresse et la compassion des aventures traversées.

Depuis quelques balades, Charlie avait remarqué cet homme aussi seul qu'elle et plus particulièrement son journal " Le Gaulois ", qu'il lisait avec deux jours de retard. La date indiquait le 7 janvier, nous étions le 9. Journal du 8, nous étions le 10 et ainsi de suite jusqu'au 28 août.

Pourquoi ce capitaine échoué à la capitale, était-il toujours à la bourre de deux jours ?

Elle rentra comme chaque matin avant 11h30, dans sa chambre de bonne au 7ème étage de son immeuble avenue d'Orléans, se posant la même question pendant des mois. Pourquoi lire les nouvelles d'avant hier ? Obsédée par cela, jour après jour, elle était incapable d'aller parler à cet homme en retard, afin de connaître la réponse peut-être évidente, que ses multiples hypothèses mentales ne parvenaient pas à débusquer. Les possibilités se surperposaient à l'infini dans son imaginaire fertile. Et si, elle ne vivait pas la réalité, cette réalité ? Si c'était elle, qui était en avance de deux jours. Si elle vivait le futur et lui le passé, mais où pouvait bien se trouver le présent ? Elle devenait folle et aucune montre ni boussole ne pouvait la réorienter.

Elle hésite à sortir ce matin-là. Nous sommes le 28 août. Elle a, pour la première fois, peur de descendre de son 7ème étage. Et si le mystérieux capitaine n'était plus là ? Elle redoute que son ami de l'aube puisse avoir disparu. Elle descend malgré l'angoisse de cette vision d'absence, une à une les marches de l'escalier en colimaçon de son vieil immeuble. 6ème étage, 5ème, 4ème, 3ème, 2ème, 1^{er} et enfin rez-de-chaussée. Elle passe devant la loge de la gardienne, qui comme à son habitude, l'ignore tout en préparant ses diverses tâches à accomplir. Elle franchit la porte cochère et un épais brouillard l'enveloppe ne laissant apparaître que peu d'éléments de cette avenue qu'elle connaissait si bien. Les lumières rouges des feux tricolores la guident telles des balises portuaires, tandis que le faisceau puissant de la Tour Eiffel balaye ce ciel cotonneux.

Elle avance plus doucement que d'habitude, ses pieds effleurant à peine le sol comme si Charlie voulait se rendre encore plus discrète, se fondre dans les murs gris de la ville. Peu à peu le Café de l'angle commence à se distinguer. À travers la baie vitrée, une silhouette se dessine, toujours assise à cette même table. Il a quelque chose de différent ce matin-là. L'homme sourit. Il relève la tête de son journal et regarde en direction du lion. Ce lion imposant sculpté dans la pierre de grès rose, bloquant la flèche de l'adversaire avec sa patte puissante et regardant fièrement vers la liberté. Il n'est pas en cage, ni dompté, ni en rage. Il est centre autour duquel les roues tournent, il est immobile et puissant. Il donne de la force à ceux qui le regardent, le contemplent. C'est une âme animale, résistante, barrière de l'enfer.

Elle est captivée par le visage satisfait de cet homme élégant. Il pourrait s'appeler Auguste, tiens, comme son arrière-grand-père. Elle décide de s'approcher, de se rapprocher de la solution à l'énigme pour voir à petite distance d'autres indices qui lui auraient échappé. Elle ressent la chaleur, elle qui a toujours froid. Plus elle se rapproche et plus elle ressent ce feu qui envahit son cœur. Alors qu'elle n'est plus qu'à quelques mètres à peine, le présumé Auguste se lève. Il est immense. Il replie son journal, le laisse sur la table et avance en direction de la sortie. Charlie se stoppe net ! L'a-t-il vu ? L'a-t-il vu le fixer avec insistance ? Elle baisse la tête comme si le fait de regarder par terre la rendait invisible.

Il ne l'a pas regardée mais l'a bien vue. *Petite Charlie*, se dit-il intérieurement, *il est temps maintenant.*

Il traverse la place tout en ne cessant d'admirer le lion et se dirige vers l'entrée des catacombes. Un léger vent s'engouffre dans sa cape et dissipe lentement la brume avec laquelle il disparaît.

Charlie qui n'avait pas bougé depuis la levée de l'Auguste, profite du courant d'air qui la précède ouvrant la porte du café en grand, pour entrer dans l'estaminet. Elle va s'asseoir à sa place. À son tour, elle regarde de cet autre angle, la bête et sa posture inébranlable. Mais ? Ce peut-il qu'Auguste soit... ? Une idée démente vient de la traverser mais c'est impossible. Elle n'y avait jamais songé jusqu'à maintenant. Non ! C'est impossible. Et comment pourrais-je... à moins d'être... C'est alors que son regard se pose sur le fameux journal abandonné, objet de tous les questionnements et mystères de ces derniers mois. Le papier indique en gros titre " Une jeune femme abattue de sang froid Place d'Enfer ". Un vent glacé la traverse. Elle commence à lire l'article en dessous, *...l'homme était armé d'un fusil Dreyse datant de la guerre Franco-Prussienne de 1870, qui ne laissa aucune chance à la jeune femme visée à bout portant...*

La place se remplissait de voitures, bicyclettes, piétons, chiens, le bruit ambiant était presque insupportable. Il était 11h30. Charlie toujours en avance, ne se doutait pas que sa ponctualité allait la mettre en danger. La minute suivante, elle serait prisonnière, immobile comme le lion, dans l'impossibilité de bouger face à son agresseur. La menace pointait un fusil sur son cœur. Ce n'était pas un animal mais un homme au regard vide, comme si la vie l'avait déjà quitté. Aucun son ne sortit de sa bouche car elle savait que cela n'y changerait rien. On ne peut pas s'adresser à l'homme quand l'âme n'est plus. Quand elle a laissé la place à la colère et à la rage, quand elle ne veut plus entendre. Nous étions le 7 janvier 2015, elle avait rendez-vous avec son amoureux pour son anniversaire, mais il était en retard ou simplement à l'heure. Pour cette raison, il n'aurait plus jamais l'occasion de la voir, vivante. Elle sut que

son temps de vie, de respiration à cet instant précis, s'arrêtait, face au canon de l'être obscur qui en avait décidé ainsi.

Elle sentit une immense douleur dans la poitrine qui la propulsa à plusieurs mètres en arrière. Charlie regarda d'un peu plus haut, son sang se répandre sur le sol. Elle n'a pas compris instantanément qu'elle voyageait à présent au-delà des frontières de l'espace et du temps. Que pouvait-elle y faire ? Comment vivre sa mort ? Comment fait-on quand à vingt ans, on s'attend à tout autre chose que disparaître en une seconde ? *“Mais, je suis encore là ! Vous ne m'entendez pas ? Arrêtez de courir dans tous les sens, ramenez-moi ! Je suis là ! Je suis là !”*

Ses cris silencieux se perdaient dans la panique et les voitures de police qui commençaient à affluer. Les badauds se massaient pour voir la scène de crime, téléphone mobile à la main pour capturer la terreur et se vanter d'avoir été là. Peu de héros dans la place. Trop de curieux pour si peu de valeureux.

Le tireur pleure. Il ne dit rien. Il ne sait pas ce qui a guidé sa main pour appuyer sur la gâchette. Ses larmes imprègnent le tissu épais de cette tenue de combat vieille d'un siècle, achetée dans une brocante des armées la semaine dernière. Ce matin-là, il avait décidé de jouer au combattant avec des amis qui aimaient eux aussi, jouer à la guerre. Jouer à la guerre. Il ne se doutait pas qu'un simple uniforme d'occasion, ayant appartenu à l'illustre Général d'Infanterie Prussien, Von Werder du 14^e corps d'armée, pouvait porter la force d'un acte meurtrier. Vêtu de son parfait déguisement pour mener une factice bataille, il regarde, étendu devant lui, le corps de Charlie projeté à plusieurs mètres de l'impact. Son cœur ne peut supporter cette vision d'horreur et s'arrête subitement. Il tombe de toute sa hauteur, lâche le fusil et se détache lentement de son corps. Les deux êtres de lumière se regardent sans comprendre ni l'un ni l'autre ce qui vient de se passer. La mort les réunit, le 7 janvier 2015 à 11h30 au Café du Rendez-vous, Place d'Enfer, sous les yeux bienveillants du lion qui en a vu tant.

Cette confrontation funèbre entre Charlie et son attaquant n'était pas la première. Elle n'a pas toujours été femme, dessinatrice espiègle et sauvage. Parmi les vies multiples et combattantes que son parchemin karmique lui a concoctées, Charlie a été Giuseppe, Général Giuseppe Garibaldi au commandement de la Légion Italienne des Chemises Rouges. Elle a abattu, sans aucune hésitation, bon nombre de soldats prussiens dirigés par le Comte Karl Friedrich Wilhelm Leopold August Von Werder. À cet instant où leurs réincarnations contemporaines se rencontrent, les comptes se font. Les règlements de compte. Rien n'est fait sans conséquence, en particulier arracher des vies, ôter des destinées aux âmes incarnées pour progresser, grandir, et ne plus jamais laisser de traces d'un autre sang sur les chemins de vie. Le temps d'une vie n'est parfois pas suffisant pour faire son œuvre.

Les fins n'existent que dans les livres. Née en 1995, morte en 2015, fin de l'histoire de la jeune Charlie. Peut-être pas. Ah non ? Alors comment passer d'une vie à l'autre, de corps physique à corps éthérique, de matière terrestre à étoile céleste ? Être fantôme, n'est-ce pas là un doux paradoxe quand l'être n'est plus ? Être condamnée à hanter ou disparaître dans la lumière pour voler vers une nouvelle vie ?

Charlie anticipait, préparait tout dans le moindre détail pour ne pas être prise au dépourvu, pour contrôler l'aléa qui souvent la mettait au défi. Elle n'avait pas prévu le rendez-vous avec sa mort, mais plutôt la tenue qu'elle porterait pour séduire plus encore, son prince

charmant. Dans sa chemise en soie rouge, sa jupe fendue et ses escarpins brillants, ce 7 janvier l'avait fauché.

...Abbatue d'un geste en apparence aléatoire, mauvais endroit, très mauvais moment, la jeune femme prénommée Charlie, était en avance selon les propos de son compagnon dévasté, arrivé quinze minutes plus tard sur les lieux. La mort a frappé trop tôt, comme c'est le cas pour les victimes civiles et militaires des conflits nourris par des pouvoirs prétentieux qui inondent notre planète. Combien de siècles faudra-t-il pour comprendre que la gâchette ne fonctionne pas pour viser la paix, que nous ne sommes pas là pour mourir ? À ne pas vouloir regarder plus loin que le bout de nos vies, tant de passés nous échappent et déconstruisent l'avenir équitable. Apprendre les chiffres de l'histoire par cœur, dans les livres dégueulant de bienséance nationale, en se satisfaisant de ne pas avoir été du côté des perdants ! Y'a-t-il véritablement un gagnant dans ce conte de feux follets qui ne se termine jamais ? Gober la vérité présumée sans réfléchir, pour éviter de sentir le goût dégueulasse de ce que l'on fait passer pour la justice. Comme tout chemin le plus court n'a jamais été la meilleure idée, il crée l'errance des morts, celle des vivants et reproduit sans cesse avec des habits différents, les mêmes injustices. Pardonnez notre journal de cracher son encre sur l'absurde, mais nos journalistes sont fatigués, épuisés de relater l'inacceptable d'un monde qui se veut "développé". Toutes nos sincères condoléances aux familles et amis des victimes nées ici ou ailleurs.

Alors que Charlie parcourait les lignes de ce journal laissé par le capitaine, dont l'encre commençait à disparaître, elle fait face au choix ultime. Hanter ce lieu ou bien s'évanouir dans l'immensité ? C'est un dilemme terrible que seuls les passeurs sont à même d'éclairer. Ceux qui entendent la détresse et le cri du cœur perdu entre les mondes.

Auguste est bien Capitaine de navire. Celui de l'éternité, l'embarcation de la liberté. À travers le temps, il guide les entre-deux mondes, les cœurs blessés de n'avoir pu honorer les rendez-vous amoureux. Deux jours, c'est le temps nécessaire à l'âme pour comprendre qu'elle change d'état. Elle peut dès lors, passer ou errer à jamais. Le lion est le gardien de la paix, garant du passage des âmes, protecteurs des victimes des flammes de l'enfer sur terre. Depuis le 28 août 1880, il s'assure de la paix du juste, de la continuité de l'espoir par delà la mort, et du renouveau de la terre qui renaît de ses cendres humaines. Il sait bien que l'adversité sera toujours là pour travailler notre humanité et nettoyer notre mélasse karmique.

Charlie est prête à passer. Elle a compris qu'elle ne pourrait plus être en avance, qu'elle est de tout temps et de tous les lieux. Elle n'habite plus avenue d'Orléans au 7ème étage et ses pieds ne touchent plus le sol. Elle voit à travers les corps, du sommet des grands chênes jusqu'aux minuscules fourmis qui grouillent autour de leurs racines. Elle ne sent plus mais ressent tout, dans chacune de ses cellules lumineuses. La douleur des êtres qui luttent, la joie des femmes qui donnent la vie, le déchirement des familles séparées par la guerre, qui parfois se retrouvent au prix d'efforts inimaginables par les esprits confortables. Elle ressent quelque chose qui ne l'avait jamais envahie de la sorte. La compassion pour les vivants, même les pires des vivants, ceux qu'on voudrait voir souffrir à hauteur de ce qu'ils ont fait subir. Même eux, dont elle sait faire partie, elle compatit, elle comprend. Elle entend le murmure qui guide les pires moments.

Peu de gens à l'époque de l'installation du lion sur cette place chargée d'histoire, ont reconnu l'importance du fauve de pierre. Ils ont moqué sa posture, critiqué ses contours. Comme tout acte créatif, bousculant les convenances, il dérange les égos qui désirent tant, que rien ne change. Cette peur du différent nourrit les langues piquantes de mots inutiles. Cela n'avait aucune importance pour Auguste Bartholdi. Il s'est assuré chaque 28 août depuis plus d'un siècle, que son fauve éclairé, ne laisse pas échapper la flèche meurtrière condamnant toute âme transpercée, à l'errance éternelle dans les entrailles furieuses de la terre.

Peggy Sirieix